

**« A feverish attempt » : Les degrés de la représentation
médicale dans la poésie de John Keats**

Caroline Bertonèche
Université Stendhal – Grenoble 3

But the most immediate symptoms proceed from the temperature itself, and the organical parts, as head, liver, spleen, meseraic veins, heart, womb, stomach, &c., and most especially from distemperature of spirits (which, as Hercules de Saxonia contends, are wholly immaterial), or from the four humours in those seats, whether they be hot or cold, natural, unnatural, innate or adventitious, intended or remitted, simple or mixed (...)
(Robert Burton, *The Anatomy of Melancholy*, 1621)

Médecin mélancolique et poète tuberculeux dont les sorts partagés ont influé sur le nerf des ambitions communes par-delà les contingences d'une existence écourtée, Keats a ressenti chaque degré de la fièvre médicale et poétique de sorte que son art est devenu le siège de tous les maux du corps et de l'esprit. Plus perspicace que d'autres quand il s'agit de représenter le bonheur de la poésie et ses montées d'influence ou les malheurs de l'artiste et ses baisses de régimes, la sensibilité de Keats se mesure par son aptitude à suivre de près ces changements de température poétique qui dissocient une joie ardente d'une froide tristesse : « It set before me at once the gradations of Happiness even like a kind of Pleasure Thermometer—and is my first step towards the chief Attempt in the Drama—the playing of different Natures with Joy and Sorrow » (Rollins, I, 218-19). S'il sait fluidifier des poèmes qui s'écoulaient au rythme de cette circulation des plaisirs dramatiques ou ludiques et modérer un art qui peut tout aussi bien gagner en intensité que perdre son rang, c'est à la médecine que doivent s'adresser ses remerciements. Riche de son initiation médicale aux phénomènes de liquidité artérielle et de sa connaissance en matière de chaleur sanguine, Keats a vite maîtrisé et pu régler au mieux le thermomètre fluctuant d'une poésie qui, avant de coaguler dans un corps enfiévré par son environnement, qu'il soit poétique ou phtisique, a brûlé dans les veines d'un anatomiste éclairé :

Of the Heat of the Blood. The Body exceeds in heat the surrounding atmosphere : the heat of the Blood is supposed to be from 98 to 100 degrees. The heat of veinous and arterial Blood is the same, this Mr. C. ascertained by introducing a bulb of a thermo<me>ter (sic) into the left ventricle and right auricle of a dog. (Forman, 4)

Après avoir repéré, en des termes très médicaux, les implications théoriques d'une température corporelle ascendante, l'ancien étudiant en médecine s'est mis dans la peau du patient fébrile et cela dans les années précédant l'infiltration infectieuse et dévastatrice du fléau tuberculeux. Poète frappé d'érythème quand apparaissent les traces encore chaudes d'un passé bien présent, Keats vit, par la force de l'art, ce

bouillonnement sanguin au contact des « spectres de l'influence ». De l'intensité nerveuse et obsédante que provoque l'errance autour de l'écrivain romantique du fantôme de Shakespeare – « From want of regular rest, I have been rather *nervus*—and the passage in *Lear*—« Do you not hear the Sea ? » [IV.vi.4] has haunted me intensely » (Rollins, 1, 132) – à l'enfièvrement poétique du jeune admirateur, le front inondé de sang, puis le corps tout empourpré par la mèche d'un Milton, la plume de Keats s'embrase à l'heure de la résurrection symbolique de ces pères. Et c'est alors au terme d'un inquiétant retour de paternité, qu'il peut donc enfin jouir, dans l'instant, de cette filiation bienveillante doublée d'un afflux de tempérance inespérée :

For many years my offerings must be hush'd.
When I do speak, I'll think upon this hour,
Because I feel my forehead hot and flush'd—
Even at the simplest vassal of thy power ;
A lock of thy bright hair—
Sudden it came,
And I was startled, when I caught thy name
Coupled so unaware;
Yet at the moment, temperate was my blood—
Methought I had beheld it from the Flood
(*Lines on Seeing a Lock of Milton's Hair* v.32-41) (Stillinger, 165).

Se libérer de cette fièvre poétique aussi excitante que dérangeante pour un Keats souvent impressionnable, tel est le souhait de ce fils d'une médecine qui l'a incité à percevoir comme à doser la température de son art, tout d'abord par la vertu équilibrante d'un large savoir – « An extensive knowledge is needful to thinking people—it takes away the heat and fever » (Rollins, I, 277) – puis par l'accalmie convoitée d'une gloire immortelle : « How fever'd is the man who cannot look/Upon his mortal days with temperate blood,/Who vexes all the leaves of his life's book,/And robs his fair name of its maidenhood (*On Fame*, v.1-4) » (Stillinger, 278). Mais au terme de cette poursuite inaccomplie de la modération en poésie ou du docte en physiologie prêchant pour un échange organique et énergique avec un monde guéri de ses turbulences « pour conserver une certaine invariance à travers les variations de la vie » (Serres, 109), Keats demeure bien souvent le poète de l'infinie « vicissitude » pour une grande majorité de ses contemporains comme Joseph Severn¹. Aussi Keats n'aura-t-il qu'en partie convaincu la postérité par ses éloges d'une stabilité plus intégrée à son art qu'à son être². Si le contenu de certains des

¹ Voir l'article le plus fameux de Joseph Severn car le seul à avoir été publié, « On the Vicissitudes of Keats's Fame », *Atlantic Monthly : A Magazine of Literature, Art and Politics*, 11 (1863), 401-07. Depuis, il a été plusieurs fois reproduit par certains grands ouvrages de critique romantique, dont les plus récents sont : G.M. Matthews, ed., *The Critical Heritage*, New York : Barnes & Noble, 1971, 408-16 et Jennifer Wallace, ed., *Lives of the Great Romantics II : Keats, Coleridge & Scott by the Contemporaries*, 2 vols, London : Pickering & Chatto, 1997, I, 249-55.

² Notons, avec L.J. Moorman, que cette « instabilité » personnelle, fiévreuse et nerveuse, est liée à une relation œdipale, moins avec la figure paternelle, dont la présence allégorique dans l'art et la vie de Keats est celle du poète-père, nous l'avons déjà évoquée, mais plutôt avec l'absence de la mère. L'« anxiété » du poète naît de ce complexe maternel trop souvent ignoré par ses biographes. Et, chez Keats, la brutalité de la mort réelle et symbolique d'un père prend tout son sens et toute son ampleur quand le jeune romantique, ne parvenant pas à sauver de la phtisie une mère agonisante malgré ses soins assidus, se retrouve privé d'un amour compensateur et réconfortant : « His [Keats] affection for her [mother] and his growing anxiety kept pace with the progress of her disease. He spent much of his

poèmes de Keats s'est imprégné d'un partage réussi entre ardeur et froideur, l'existence et la personnalité du poète ont eu, sur sa proche descendance, l'effet équivalent à celui d'un choc thermique que le poète a lui-même vécu en rencontrant sa Muse dans *Hyperion* : « Let the red wine within the goblet boil,/Cold as a bubbling well (...) (III, 18-19) » (Stillinger, 266). Elizabeth Barrett Browning honorant la mémoire de Keats dans son *Aurora Leigh*, parle d'une goutte d'éternité s'étant déversée sur des frimas victoriens réchauffés par cette rare incandescence lacrymale qu'il faut retenir, selon elle, comme un signe exceptionnel de permanence poétique : « (...) the life of a long life/Distilled to a mere drop, falling like a tear/Upon the world's cold cheek to make it burn/For ever (I,1007-10) »³. Parangon de constance dans le contraste pour ce qui est de la thématique du chaud et du froid – « You say you love; but with a smile/Cold as sunrise in September (...) (*You say you love : but with a voice*, v.6-7) » (Stillinger, 61) –, Keats a transmis à ses successeurs un leitmotiv déjà présent dans son art et dans sa vie, qui va d'un romantisme frileux enclin à l'hyperthermie aux symptômes glaçants de la fièvre tuberculeuse. Ces deux étapes, les futurs biographes des derniers jours de Keats auront tendance à en faire fréquemment l'amalgame voire même à privilégier l'effervescence d'un corps phthisique dans une atmosphère gelée aux dépens des visions plus paisibles d'un esprit prêt à s'approprier les vertus d'une tiédeur retrouvée pour s'« évanouir dans la mort »⁴ : « For another seven hours Severn held Keats in his arms 'the phlegm boiling and tearing his chest'. A great sweat came over Keats and he whispered to Severn, 'Don't breathe on me – it comes like ice' » (Sharp, 94). Ce propos qui retrace les frissons d'un art assimilable aux transpirations de l'artiste

time at her bedside and saw the gradual surrender of her remaining strength. Her long-drawn-out suffering and her death caused a repetition of the emotional strain which accompanied his father's death. When we consider the already obvious duality of Keats's personality, it seems reasonable to assume that these experiences may have permanently conditioned his psychology in favor of 'the feverishly, over-sensitive, morbidly passionate' mother-complex, at the expense of the level vision and straight thinking of his father. No doubt his mother transmitted more than her attractive physical features to her first-born. His poetic ardour, like his nervous instability, must have been of maternal origin, though it remained relatively dormant until stirred by sorrow and disease. (...) apparently his biographers never appreciated the influence of his mother's death as a factor in the trend of his genius ». Voir L.J. Moorman, *Tuberculosis and Genius*, Chicago, IL. : University of Chicago Press, 1940, 238-39.

³ Elizabeth Barrett Browning, *Aurora Leigh and Other Poems*, London : Penguin Classics, 1995, 28. Remarquons ici que ce champ lexical de la liquidité nous semble, dans cette strophe, tout à fait révélateur de l'influence du jeune romantique sur Browning comme sur d'autres poètes victoriens, à l'époque. Browning fait d'ailleurs référence, avec cette métaphore de la larme, aux derniers vers d'un sonnet de Keats : « E'en like the passage of an angel's tear/That falls through the clear ether silently (v.13-14) ». John Keats, « To one who has been long in city pent », dans Stillinger, ed., *John Keats : The Complete Poems*, 25.

⁴ John Keats, « Would I were steadfast as thou art », traduit par Paul Gallimard, dans *John Keats : Poèmes et poésies*, 232. Sur cette vision de la mort comme simple évanouissement ou assoupissement du poète, nous pourrions également faire référence à la fameuse réaction de Joseph Severn, acolyte de Keats en Italie, choqué et surpris par sa disparition car pensant, même après son dernier souffle, « qu'il dormait encore ». Cité dans Moorman, *Tuberculosis and Genius*, 258. Mentionnons enfin, sur un Keats apaisé lors des derniers jours de sa vie, la lettre de Joseph Severn à Mrs. Brawne du 11 janvier 1821 dans laquelle le peintre décrit le poète en ces termes : « Now he [Keats] has changed to calmness and quietude, as singular as productive as good, for his mind was killing him. He has now given up all thoughts, hopes or even wish for recovery. Dr. Clark even thinks so. Nature again revives in him—I mean where art was used before ». Citée dans Stephen Hebron & Robert Woof, *John Keats*, Grasmere : The Wordsworth Trust, 1995, 158.

s'aligne sur un principe de circularité qui part de la fièvre originelle du poème – « What manner I mean, will be quite clear to the reader, who must soon perceive great inexperience, immaturity, and every error denoting a feverish attempt, rather than a deed accomplished » (« Préface d'*Endymion* », Stillinger, 64) – pour aboutir, sans réelle dissociation ni constat d'évolution, à l'iconographie du poète mourant : « Le poète d'*Endymion* était là, tel que l'a dessiné Severn, à Rome, sommeillant, épuisé par les crachements de sang, la tête creusant l'oreiller, les cheveux plaqués en mèches contre le front par les sueurs de l'agonie » (Bradenburg, 12). Ainsi, dans le poème-hommage d'Anatole France traitant moins de l'*Ode à l'urne grecque* que du statut de son auteur, nous avons là l'excellent exemple d'une imagerie héritée de cette tourmente tragique propre au personnage de Keats. Elle est pourtant bien étrangère à la poétique du repos de sa « rhapsode sylvestre, qui peut chanter/Un conte fleuri plus harmonieux que nos vers (v.3-4) » (Gallimard, 195). Après avoir traduit la seule troisième strophe de l'ode hellénique qui se termine sur une note agitée – « (...) le cœur douloureux et repu, le front brûlant et la/bouche enfiévrée ! »⁵ – le poète de l'*Ode à la lumière* enchaîne sur de sombres vers dédiés à l'urne-tombe. Est alors évoqué un auteur romantique injustement privé de ce paradis tempéré du calme artistique qu'il eut tant de mal à atteindre en son temps et en son simple quart de siècle :

Keats, pour prix de ton chant, je veux sur le tombeau
Ou tu dors déposer en offrande une coupe
De travail grec, portant sur sa panse un bandeau
D'Amours, assis, les poings sur l'œil, pleurant en troupe.
Car tandis qu'en sa bauge, à l'abri des épieux,
Le sanglier vainqueur se vautre, la Déesse
Au beau sein, volupté des hommes et des dieux,
Gémit et se lamente et contre son sein presse
Son amant, ô Keats, beau, jeune et pareil à toi,
Il expire. Et, du sang jailli de sa poitrine,
Naît, dans les sombres bois, pleins d'horreur et d'effroi,
La fleur de la beauté, l'anémone divine.⁶

En appeler à la finalité éruptive de cette consommation physique du poète comme élément définissant ou seul schéma explicatif des dérèglements, chez Keats, de son thermomètre poétique, ce n'est pas faire honneur au rôle prépondérant des odes qui, loin des extrêmes, sont l'aboutissement d'un art maîtrisé de la modulation lyrique. Substituant le chant attique de la « Froide Pastorale » au visage brûlant d'un poète desséché par la « passion humaine », Keats peut réfléchir en toute tranquillité aux bribes d'un passé artistique que recèle l'urne grecque de la mémoire, « épouse encore inviolée de la quiétude » (Gallimard, 195-97) :

And, happy melodist, unwearied,
For ever piping songs for ever new;
More happy love ! more happy, happy love!

⁵ « Sur une Urne Grecque » par John Keats et traduction d'Anatole France, Décoration de Bellery-Desfontaines, gravée par E. Florian, Froment et Perrichon, Paris : Éditions d'art, Edouard Pelletan, 1907. Exemplaire n° 56 de la Keats-Shelley House, Rome.

⁶ Ibid.

(...)

All breathing human passion far above,
That leaves a heart high-sorrowful and cloy'd,
A burning forehead, and a parching tongue
(*Ode on a Grecian Urn*, III, 23-25 & 28-30) (Stillinger, 282).

Quant à cette pâleur frontale, sur fond de torpeur ombrageuse dans *Ode on Melancholy* – « Nor suffer thy pale forehead to be kiss'd/By nightshade, ruby grape of Proserpine ; (...)/For shade to shade will come to drowsily,/And drown the wakeful anguish of the soul (*Ode on Melancholy*, I, 3-4 & 9-10) » (Stillinger, 283) – elle est celle d'une âme qui a apprivoisé sa mélancolie en sachant s'abreuver, sans grands dangers, à ces soudains accès de fièvre bilieuse⁷ :

But when the melancholy fit shall fall
Sudden from heaven like a weeping cloud,
That fosters the droop-headed flowers all,
And hides the green hill in an April shroud ;
Then glut thy sorrow on a morning rose,
Or on the rainbow of the salt sand-wave,
Or on the wealth of globed peonies ;
Or if thy mistress some rich anger shows,
Emprison her soft hand, and let her rave,
And feed deep, deep upon her peerless eyes
(*Ode on Melancholy*, II, 11-20) (Stillinger, 283-84).

Afin de récolter en poésie le bénéfice de ces modes de variations thermiques, Keats a dû s'astreindre à contrôler au mieux le flux de ses humeurs inégales. Élève d'Hippocrate, comme tout poète-médecin digne de ce nom, le jeune romantique a su rester fidèle à un de ses piliers médicaux les plus durables selon lequel une humeur maîtrisée participe de la « nature de l'homme » sain dans l'art de la médecine. Puis elle s'étend à la nature même d'une médecine de l'art où jaillissent les influences couplées, poétiquement fertiles, du différent et de l'unique :

Ayant donc promis de montrer que les éléments, qui, selon moi, constituent l'homme, sont toujours identiques, selon l'usage et selon la nature, je déclare donc qu'il s'agit du sang, du phlegme, de la bile jaune et de la bile noire. Et à mon sens, premièrement, selon l'usage, ces humeurs ont des noms nettement distincts et aucune d'entre elles ne portent le même nom ; deuxièmement, selon la nature elles ont un aspect radicalement différent : le phlegme ne ressemble nullement au sang, ni le sang à la bile, ni la bile au phlegme. (Jouanna & Magdelaine, 169-70).

En des termes plus keatsiens, cette similitude dans la distinction va du tempérament atrabilaire et morbide d'un homme de science aux effusions sanguines d'un phtisique sage et intuitif en passant par l'effort d'équilibre flegmatique chez le poète fiévreux atteint de pathologie créative. Devenu fin spécialiste, ses notes de médecine en

⁷ Sur le traitement poétique, chez Keats, de la mélancolie et d'autres comportements bilieux, voir Raymond Klibanski, Erwin Panofsky, et Fritz Saxl, *Saturne et la Mélancolie. Études historiques et philosophiques : Nature, religion, médecine et art*, trad. de l'anglais et d'autres langues par Fabienne Durand-Bogaert et Louis Evrard, Paris : Gallimard, 1989, 382-86.

témoignent, des causes théoriques qui amènent un organisme en mutation à pâtir d'une liquidité corporelle trop ou pas assez présente, Keats est à même d'accueillir l'imminence des symptômes médicaux qui font suite à cette perturbation dans la balance des humeurs. Et s'interrogeant sur les œdèmes généralisés nés d'épanchements hydropiques, il va savoir reconnaître enfin, ce que Susan Sontag nomme, en parlant de la tuberculose, une « maladie des liquides » (Sontag, 13) :

This is the reason why an oedematous swelling is the first swelling of dropsy. This may be the result of some organic disease. Diseases of the Heart, Liver, &c. increases the serous secretions. The Water becomes effused because the Blood does not find itself a way by the Veins by which a congestion is thrown upon the Artery the consequence of which an increased action of the Exhalents. The fluid formed in Dropsy is more watery than Serum (Forman, 50).

Dans ce déterminisme médical touchant un corps qui étrangement sécrète des substances à la fois fatales et malléables, Keats a puisé, non sans lui-même s'épuiser en chemin, une certaine élasticité poétique⁸. Puis le caractère du poète s'est teinté de cette ironie du mélange chez un artiste tiraillé entre la flexibilité de l'irrationnel et l'intransigeance du scientifique ou encore l'harmonie du bien portant et l'indiscipline du tuberculeux quand ce dernier est pris au piège d'un phlegme en perpétuel déplacement : « If the brain, which was made of moist phlegm, became too moist, epilepsy might follow. If the phlegm moved from the brain to other parts of the body, tuberculosis or other diseases might strike » (Zimmer, 11). Car si le fâcheux détraquement des quatre humeurs cardinales, énumérées par la médecine hippocratique, rime avec le mauvais état physique d'un être sur-infecté par des écoulements qui sont aussi nuisibles que leurs effets sont irréversibles, le constat d'une possible meilleure santé, chez Keats, n'est pourtant pas synonyme d'une humeur morale en voie de stabilisation :

Severn thought Keats's health to be improving, but noted that he continued to suffer from violent mood swings. At times showing the 'play of his cheerful and

⁸ Sur la nature chimique du lien entre la médecine et la poésie, de l'émanation d'une chaleur physique à l'absorption d'une certaine « fluidité élastique », voir le résumé de ces principes qui furent énumérés par le chimiste français A.F. Fourcroy et dont Keats aurait pris connaissance au cours de son cursus médical : « There is not a single experiment in chemistry in which one or the other of the two following phenomena does not happen. 1. Caloric [heat] is disengaged or fixed. 2. Elastic fluid is formed, or absorbed, or its base passes from one fluid to another. These two general facts being once established and clearly known, it will be seen, that the foundation of chemical theory depends on the properties and the action of heat, the formation and fixation of elastic fluids ». A.F. Fourcroy, *Elements of Chemistry and Natural History* (Edinburgh, 1800), III, 476 cité dans Stuart M. Sperry Jr., « Keats and the Chemistry of Poetic Creation », *Publications of the Modern Language Association*, 85 (1970), 268-77 (272).

elastic mind⁹ and at other times sinking into depression or displaying an increasingly malicious temper¹⁰.

Aussi, cette bipolarité d'un esprit tantôt lunatique ou serein, tantôt mélancolique ou badin, ne s'expliquerait-elle pas uniquement par les changements d'humeur du phtisique en phase terminale. Au contraire, ne proviendrait-elle pas plutôt d'un poète-médecin, éclectique et novateur, qui, créant son identité à partir de la diversité de ses poètes-pairs et de la pluralité des romantismes comme phénomènes d'influence ou de société, s'est bien souvent fait le miroir, dans la théorie d'une science et la pratique d'un art, de tous les stades corporels et mentaux de son apprentissage médical ? Et à partir d'une médecine porteuse d'autant de leçons de poésie et de vie, Keats s'est également forgé un esprit critique en envisageant la nervosité du vers comme seul remède contre l'incertitude médicale : « In diseases Medical Men guess, if they cannot ascertain they call it nervous. They are often disordered in function and anatomy cannot discover a corresponding breach of Structure » (Forman, 57)¹¹. Or cette nervosité accommodante est venue au secours des ambassadeurs d'une médecine, sinon approximative, du moins hypothétique car soumise aux origines hasardeuses du mal. Chez le poète-médecin qui a d'abord repéré puis accepté le versant plus chaotique du travail d'anatomiste, s'est alors imposée la résistance à toute épreuve d'une pensée libre de juger activement ses influences. Ainsi, nous avons un Keats s'intéressant à cette coagulation sanguine dont la chaude fluidité est obstruée par l'« énergie nerveuse »¹² de muscles en contraction, dans un corps médical où de telles expériences traitant des détournements d'humeurs ne font pas défaut. Et il nous est aisé de lier cela aux nerfs d'une poétique et critique keatsiennes qui alternent le dynamisme d'une médecine active qui désire tout savoir et la tension d'un art contemplatif qui préfère ne rien expliquer. Nous pensons, par exemple, à ce héros d'épopée embrassant un Destin qu'il a possédé de sa toute prétentieuse ou « nerveuse étreinte » (Gallimard, 119), avant qu'il ne soit lui-même emprisonné, et que n'advienne enfin son détronement final. Contrastons-le, cependant, avec le plus humble « rêveur d'Hypérion » qui, mi-poète, mi-titan, « doté d'une force d'imagination

⁹ Précisons ici que l'expression initiale de Severn dans ses notes manuscrites sur l'ouverture et la souplesse de l'esprit du poète était la suivante : « (...) at times in his suffering he still retained that elasticity of mind and spirit which was the characteristic of both the man and the poet ». Voir Houghton Library, Harvard Keats Collection, *My Tedious Life* by Joseph Severn, MSS ; Tossa, September 1863. 4.16.4. Voir également Joseph Severn, « *My Tedious Life* », dans Grant H. Scott, ed., *Joseph Severn: Letters and Memoirs*, Aldershot : Ashgate, 2005, 623-64 (641).

¹⁰ Cité dans Nigel Brassard, *Keats in Rome: A Posthumous Existence. 15th November 1820 – 23rd February 1821*, London, 2004, 9.

¹¹ Voir également J. Epstein, « The Medical Keats », in *Hudson Review*, 52, 1 (1999), 44-64 (51).

¹² Nous nous référons ici aux notes médicales de Keats sur la « coagulation du sang » dans Forman, ed., *Keats's Anatomical and Physiological Notebook*, 5. En plus de l'échelle thermique d'une poésie sensible aux flux nerveux et à la circulation des humeurs, nous pourrions ajouter ici le lien entre nervosité et électricité ou art critique et « induction » électrique – un lien que l'on retrouve, chez Keats, notamment à la dixième et onzième page de son cours sur la physiologie du système nerveux, dans une médecine toute conductible et spasmodique : « He examined abundance a Body of Gymnotus Electricus he found it provided with abundance of Nerves sufficient to account for its electric properties. From this he inferred that the Nerves were conductor of electric fluid. (...) If you lay bare the Static nerve after an amputation and stimulate it the Muscles will begin to quiver. They are sometimes the subject of spasms either occasional as in common cramps or permanent—this is difficult to remove—the best treatment, (which is known by the case of a Boy in St Thomas' who had contracted fingers) is by Electricity ». Ibid., 58, 61.

et d'une acuité nerveuse vraiment surhumaines » a su mériter, sans fléchir, sa place aux côtés de ces autres grands personnages poétiques de génie que nous a légués Dante ou encore Baudelaire¹³.

Sources

- BRADENBURG, A.J., *La vie de John Keats par Albert Erlande [pseud.]*, Paris : Gallimard, 1928.
- BRASSARD, Nigel, *Keats in Rome : A Posthumous Existence. 15th November 1820 – 23rd February 1821*, London, 2004.
- BROWNING, Elizabeth Barrett, *Aurora Leigh and Other Poems*, London : Penguin Classics, 1995.
- EPSTEIN, J., « The Medical Keats », in *Hudson Review*, 52, 1 (1999), 44-64.
- FORMAN, Maurice Buxton, ed., *John Keats's Anatomical and Physiological Notebook, printed from the holograph in the Keats Museum, Hampstead, Brooklyn* : Haskell House, 1970.
- HEBRON, Stephen & Woof, Robert, *John Keats*, Grasmere : The Wordsworth Trust, 1995.
- HOUGHTON LIBRARY, Harvard Keats Collection, *My Tedious Life* by Joseph Severn, MSS ; Tossa, September 1863. 4.16.4.
- JACKSON, Holbrook, ed., *The Anatomy of Melancholy by Robert Burton*. New York, NY. : New York Review of Books, 2001.
- JOUANNA, Jacques & Magdelaine, Caroline, eds., *L'Art de la médecine d'Hippocrate*, Paris : Flammarion, 1999.
- KEATS, John, *John Keats : Poèmes et Poésies*, traduits par Paul Gallimard, Paris : Gallimard, 1996.
- KEATS, John, « Sur une Urne Grecque », traduction d'Anatole France, Décoration de Bellery-Desfontaines, gravée par E. Florian, Froment et Perrichon, Paris : Éditions d'art, Edouard Pelletan, 1907.
- KLIBANSKI, Raymond, Panofsky, Erwin et Saxl, Fritz, *Saturne et la Mélancolie. Études historiques et philosophiques : Nature, religion, médecine et art*, trad. de l'anglais et d'autres langues par Fabienne Durand-Bogaert et Louis Evrard, Paris : Gallimard, 1989.
- MOORMAN, L.J., *Tuberculosis and Genius*, Chicago, IL. : University of Chicago Press, 1940, 238-39.
- SCOTT, Grant H., ed., *Joseph Severn : Letters and Memoirs*, Aldershot : Ashgate, 2005.

¹³ Voir N. Ségur, « Dante, Keats et Baudelaire », dans *Le génie européen*, Paris : Bibliothèque-Charpentier, 1926, 277-88 (285, 277).

SÉGUR, N., « Dante, Keats et Baudelaire », dans *Le génie européen*, Paris : Bibliothèque-Charpentier, 1926, 277-88.

SERRES, Michel, *Variations sur le corps*, Paris : Le Pommier, 1999.

SEVERN, Joseph, « On the Vicissitudes of Keats's Fame », *Atlantic Monthly : A Magazine of Literature, Art and Politics*, 11 (1863), 401-07.

SHARP, William, *The Life and Letters of Joseph Severn*, London : Sampson Low, Marston, 1892.

SONTAG, Susan, *Illness as Metaphor and Aids and Its Metaphors*, New York : Anchor Book, Doubleday, 1977.

SPERRY Jr., Stuart, M., « Keats and the Chemistry of Poetic Creation », *Publications of the Modern Language Association*, 85 (1970), 268-77.

STILLINGER, Jack, ed., *John Keats : Complete Poems*. Cambridge, MA. : Harvard University Press, 1978.

ZIMMER, Carl, *Soul Made Flesh : The Discovery of the Brain and How It Changed the World*, London : Heinemann, 2004.